

NOTE DE LECTURE

Au bord du monde, les réfugiés.
Michel Agier

Rony Brauman

2002

Marianne, 20 mai 2002

Le *Centre de réflexion sur l'action et les savoirs humanitaires* (CRASH) a été créé par Médecins sans frontières en 1999. Sa vocation : stimuler la réflexion critique sur les pratiques de l'association afin d'en améliorer l'action.

Le Crash réalise des études et analyses portant sur l'action de MSF dans son environnement immédiat. Elaborées à partir des cadres et de l'expérience de l'association, ces textes ne représentent pas la « ligne du parti » MSF, pas plus qu'ils ne cherchent à défendre une conception du « vrai humanitaire ». Leur ambition est au contraire de contribuer au débat sur les enjeux, contraintes, limites – et par conséquent dilemmes – de l'action humanitaire. Les critiques, remarques et suggestions sont plus que bienvenues, elles sont attendues.

The *Centre de reflexion sur l'action et les savoirs humanitaires* (CRASH) was created by Médecins Sans Frontières in 1999. Its objective is to encourage debate and critical reflexion on the humanitarian practices of the association.

The Crash carries out in-depth studies and analyses of MSF's activities. This work is based on the framework and experience of the association. In no way, however, do these texts lay down the 'MSF party line', nor do they seek to defend the idea of 'true humanitarianism'. On the contrary, the objective is to contribute to debate on the challenges, constraints and limits –as well as the subsequent dilemmas- of humanitarian action. Any criticisms, remarks or suggestions are most welcome.

Note de lecture de l'ouvrage *Au bord du monde, les réfugiés*. Michel Agier

Rony Brauman

Un camp de réfugiés, c'est « un dispositif policier, alimentaire et sanitaire qui met, en principe, la population accueillie dans les refuges, à l'abri de la mort violente pour cause de guerre et faim », écrit Michel Agier dans « *Au bord du monde, les réfugiés*¹ ». Entretien a minima par la bienveillance internationale, c'est-à-dire l'ONU et les ONG, ils sont aujourd'hui plus de vingt millions dans le monde, qui ont dû quitter leurs villes ou villages sous le coup d'une menace et se retrouvent parqués dans des zones d'attente en pays étranger. Ceux-là, enregistrés par le Haut-Commissariat des Nations-unies pour les réfugiés (le HCR), ont franchi une frontière pour fuir un Etat qui ne peut plus assurer leur sécurité, voire qui les persécute en raison de leurs opinions, de leur race ou de leur religion.

D'autres, plus nombreux encore (ils sont près de trente millions), n'ont pas pu, ou pas voulu, franchir une frontière et sont déracinés dans leur propre pays. Ce sont des « personnes déplacées », elles aussi bien souvent tributaires de l'assistance internationale, quand celle-ci peut les atteindre. Contrairement aux réfugiés, en effet, les « personnes déplacées » demeurent sous la responsabilité de leurs gouvernements nationaux, lesquels peuvent décider de favoriser, ou au contraire de bloquer l'accès des secours.

Le temps n'est pas si loin où les réfugiés bénéficiaient d'un réel soutien international. C'était l'époque de la guerre froide et 90% d'entre eux fuyaient des régimes communistes en proie à des guerres civiles. Ils étaient alors les témoins de l'échec du « socialisme réel », ceux qui avaient voté avec leurs pieds contre les dictatures et attestaient la « supériorité morale » du camp libéral. Leur cote était d'autant plus élevée sur le marché des intérêts politiques que, au-delà du symbole, ils constituaient également un appoint stratégique précieux pour les occidentaux et leurs alliés locaux : les mouvements de résistance pouvaient y mobiliser des hommes et des moyens pour poursuivre le combat de l'autre côté de la frontière.

Ce temps est révolu. Dans le nouvel ordre mondial, les réfugiés, comme les personnes déplacées, sont devenus un pur et simple fardeau, les restes encombrants de conflits ayant perdu toute valeur stratégique. C'est de ce monde-là que nous parle « *Au bord du monde, les réfugiés* », de ces lieux improbables où sont rejetés les superflus, de ces territoires dévolus aux organismes humanitaires, « gestionnaires de l'exclusion au moindre coût, à l'échelle planétaire ». Il ne s'agit pas ici de dénoncer, mais de s'approcher et de comprendre, d'observer et de réfléchir. La mise hors la loi, c'est-à-dire hors de la loi ordinaire des hommes, d'une population de millions de personnes, est emblématique, pour l'auteur, de la formation d'une nouvelle condition humaine aux marges des sociétés. Dans les camps, s'applique par définition un régime d'exception, celui de l'arbitraire de la charité, celui de la dépendance totale. La vulnérabilité y est la règle, et c'est bien pourquoi l'abus de pouvoir, le chantage à la survie s'y installent avec tant de facilité. Mais les camps sont aussi des lieux où se reconstruisent des groupes, où se recomposent des identités, où s'affirment des contre-pouvoirs. C'est tout cela, qu'avec un regard d'anthropologue et une grande sensibilité, Michel Agier nous donne à voir.

La population carcérale et la population réfugiée ont en commun d'être des marqueurs ultrasensibles des violences politiques et sociales. Que le système carcéral américain, dont une part croissante est d'ailleurs gérée par le privé, soit le troisième employeur du pays, nous dit quelque

¹ Flammarion, 2002

chose sur la brutalité des rapports sociaux au paradis de la libre entreprise. Un simple coup d'œil sur la carte des réfugiés dans le monde, telle que la publie chaque année le Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés, renseigne immédiatement sur la localisation des pôles de violence à l'échelle internationale. L'une et l'autre de ces populations sont installées aux marges de la société, dans des espaces confinés où le pouvoir se concentre sur la pure et simple gestion des corps. Elles se distinguent, certes, par la cause de l'enfermement : les uns ont commis des violences ou des actes illégaux, les autres les ont subis. Reste qu'aujourd'hui, les différentes situations de ces deux populations nous fournissent d'édifiantes indications sur la marche de nos sociétés. C'est pourquoi le livre de Michel Agier est de ceux qui aident à mieux comprendre dans quel monde nous vivons.